

## Chapitre IV

### Martha

Elle n'ouvrit les yeux, le matin suivant, que quand une jeune servante entra dans la chambre pour allumer le feu et, s'agenouillant devant le foyer, se mit à en gratter bruyamment les cendres. Mary la regarda un moment, puis se mit à examiner la chambre. Elle n'en avait jamais vu de semblable et la trouvait bizarre et lugubre. Les murs étaient couverts de tapisserie représentant un paysage de forêt. Il y avait, sous les arbres, des personnages en costumes fantastiques, et, au loin, on apercevait les tourelles d'un château. Il y avait des cavaliers, des chevaux, des chiens et des dames. Il semblait à Mary qu'elle était dans la forêt avec eux. Par une fenêtre à l'embrasure profonde elle pouvait voir un grand espace de terre en pente qui semblait ne porter aucun arbre et ressembler un peu à une mer sans fin, morne et violacée.

— Qu'est-ce que c'est ? dit-elle en montrant la fenêtre.

Martha, la jeune femme de chambre, qui venait de se relever, regarda la fenêtre et, désignant aussi le paysage :

— Ça, là ? dit-elle.

— Oui.

— C'est la lande ! (avec un bon sourire) : Tu aimes ça ?

— Non, c'est affreux !

— C'est parce que tu n'y es pas habituée, répondit Martha, retournant à son feu. Tu la trouves trop grande et trop pelée maintenant. Mais tu l'aimeras bientôt.

— Vous l'aimez, vous ? dit Mary.

— Oui, certes ! répondit gaiement Martha, en frottant la grille. J'adore ça. Ce n'est pas pelé du tout. C'est couvert de choses vivantes qui sentent bon. C'est au printemps et en été qu'il faut la voir, quand les ajoncs, les genêts et la bruyère sont en fleur. Ça sent le miel et il y souffle tant d'air frais, et le ciel a l'air si haut, et les abeilles et les alouettes y font une si belle musique avec leurs chants et leurs bourdonnements ! Ah ! je ne voudrais pour rien au monde habiter ailleurs que sur la lande !

Mary l'écoutait avec une expression grave et étonnée. Les domestiques hindous auxquels elle était habituée ne ressemblaient en rien à cette servante-là. Ils étaient obséquieux et serviles, et ne se permettaient pas de parler à leurs maîtres comme à des égaux. Ils leurs faisaient des *salaams* et les appelaient

« protecteurs des pauvres » et

« bienfaiteurs ». On commandait aux domestiques hindous de faire les choses, on ne le leur demandait pas. Ce n'était pas la coutume de leur dire : « s'il vous plaît », ou « merci », et Mary n'hésitait pas à gifler son Ayah quand elle était en colère. Elle se demandait vaguement ce que ferait cette jeune fille si on la giflait. C'était une bonne créature rose et ronde, mais il y avait quelque chose de décidé dans ses allures. Se pourrait-il qu'elle se permît de rendre la gifle, si l'agresseur n'était qu'une petite fille ?

— Vous êtes une drôle de servante ! dit-elle du fond de son lit, d'un ton quelque peu hautain.

Martha s'assit sur ses talons, sa brosse dans les mains, et se mit à rire sans paraître le moins du monde offensée.

— Eh ! je le sais bien ! dit-elle. S'il y avait une belle madame à Missel, je n'aurais jamais pu y être même seconde femme de chambre. J'aurais pu être fille de cuisine, mais on ne m'aurait jamais prise pour les chambres. Je suis trop paysanne.

Mais c'est une drôle de maison, quoique si grandiose. On dirait qu'il n'y a ici ni maître ni maîtresse, sauf M. Pitcher et Mme Medlock. M. Craven ne veut pas qu'on l'ennuie quand il est là, et il est presque toujours loin d'ailleurs. Mme Medlock m'a donné cette place par complaisance. Elle m'a dit qu'elle n'aurait pas pu le faire si Missel avait été comme les autres grandes maisons.

— Est-ce que vous allez être à mon service ? demanda Mary du petit ton impérieux qu'elle avait aux Indes.

Martha recommença à frotter la grille.

— Je suis au service de Mme Medlock, dit-elle d'un ton ferme. Et elle est au service de M. Craven. Je dois faire ta chambre et m'occuper un peu de toi. Mais tu n'auras pas besoin qu'on fasse grand'chose pour toi.

— Qui m’habillera ? demanda Mary.

Martha s’assit de nouveau sur ses talons, et la regarda les yeux écarquillés.

— Tu ne peux donc pas t’habiller toi-même ?

— Non ! répondit Mary avec indignation. Je ne l’ai jamais fait de ma vie. Mon Ayah m’habillait, naturellement.

— Eh bien, dit Martha, évidemment sans la moindre intention insolente, il est temps que tu apprennes. Tu ne peux pas commencer plus jeune à présent. Ça te fera du bien de te servir toi-même. Ma mère dit toujours qu’elle ne comprend pas comment les enfants des riches ne deviennent pas imbéciles avec leurs bonnes qui les lavent, les habillent et les promènent comme de petits chiens.

— C’est différent aux Indes, dit Mary avec dédain.

C’en était trop !

Mais Martha ne parut nullement déconcertée.

— Eh ! je vois bien que c’est différent, dit-elle avec une certaine pitié. Je pense que c’est parce qu’il y a tant de noirs, là-bas, au lieu de respectables blancs. Quand j’ai appris que vous veniez, j’ai cru que vous seriez noire vous aussi.

Mary, furieuse, s’assit dans son lit :

— Quoi ! cria-t-elle, vous avez cru que j’étais hindoue ! Espèce de fille de pourceau !

Martha la regarda avec stupéfaction, et rougit, cette fois.

— À qui dites-vous de gros mots ? fit-elle. Pas besoin de vous fâcher ainsi ! En voilà une façon de parler pour une demoiselle ! Je n’ai rien contre les noirs, moi ! Dans les traités qu’on lit, ils sont toujours très pieux. Ça dit toujours qu’un noir est un homme et un frère. Je n’en avais jamais vu, et j’étais contente de penser que j’allais en voir une de près. Quand je suis venue allumer votre feu ce matin, je me suis glissée jusqu’à votre lit et j’ai soulevé la couverture tout doucement pour vous regarder. Mais vous n’étiez pas plus noire que moi, – (le ton de Martha exprimait quelque déception) – quoique vous soyez fameusement jaune !

Mary n'essaya même pas de maîtriser sa rage et son humiliation.

— Vous avez cru que j'étais hindoue ! Vous avez osé ! Vous ne savez rien des Hindous ! Ce ne sont pas des personnes, ce sont des domestiques qui doivent nous saluer. Vous ne savez rien des Indes ! vous ne savez rien de rien.

La petite fille était dans une telle rage, se sentait si impuissante devant la naïve stupéfaction de Martha, et eut tout d'un coup l'impression d'être si horriblement seule et loin de tout ce qu'elle comprenait et de tous ceux qui pouvaient la comprendre, qu'elle enfouit son visage dans l'oreiller et éclata en sanglots violents. Elle sanglota si désespérément que la bonne Martha en fut effrayée, et sincèrement désolée. Elle alla vers le lit et se pencha sur elle :

— Voyons ! il ne faut pas pleurer comme ça, supplia-t-elle, il ne faut pas vraiment... Je ne savais pas que vous seriez si fâchée... je ne sais rien de rien, vous avez raison. Pardonnez-moi, Mademoiselle. Cessez de pleurer !

Il y avait quelque chose de cordial et de réconfortant dans sa manière d'être, et son rude parler, qui eut un bon effet sur Mary. Elle cessa peu à peu de pleurer et se calma, au grand soulagement de Martha.

— Il est temps de te lever à présent, dit celle-ci. Mme Medlock m'a dit de t'apporter ton déjeuner, ton thé et ton dîner dans la chambre à côté. On l'a arrangée en nursery. Je t'aiderai à mettre tes habits, si tu veux sortir du lit. Si les boutons sont dans le dos, tu ne peux pas les boutonner toi-même.

Quand Mary se décida enfin à se lever, les vêtements que Martha prit dans l'armoire n'étaient pas ceux que l'enfant portait en arrivant, la veille au soir, avec Mme Medlock.

— Ce ne sont pas les miens, dit-elle. Les miens sont noirs.

Elle regarda le manteau et la robe d'épaisse laine blanche, et daigna ajouter :

— Ceux-là sont plus jolis que les miens.

— Ce sont ceux-là que tu dois mettre, répondit Martha. M. Craven a commandé à Mme Medlock de les acheter à Londres. Il a dit : « Je ne veux pas qu'une enfant se promène ici habillée de noir, comme une âme en peine. Cela rendrait la maison

encore plus triste. Mettez-lui de la couleur. » Mère a dit qu'elle comprenait ce qu'il voulait dire. Mère comprend toujours ce qu'on veut dire. Elle n'aime pas le noir, elle-même.

— Je déteste les choses noires, dit Mary.

La besogne de l'habillage fut instructive pour l'une et l'autre. Martha avait l'habitude de « boutonner » ses petits frères et sœurs, mais elle n'avait jamais vu d'enfant qui se tînt immobile, attendant qu'une autre personne l'habillât, comme si elle n'avait ni mains ni pieds.

— Pourquoi ne mets-tu pas tes souliers toi-même ? dit-elle quand Mary lui tendit tranquillement son pied.

— Mon Ayah le faisait, dit Mary étonnée, c'était la coutume. Elle disait très souvent : « c'est la coutume ». Les domestiques hindous disaient toujours ça. Si on leur ordonnait de faire une chose que leurs ancêtres n'avaient pas faite pendant des milliers d'années, ils vous regardaient avec douceur et répondaient : « Ce n'est pas la coutume » et on savait que l'affaire était réglée.

« Ce n'était pas la coutume » que

« Madame Marie » fît autre chose que de se tenir debout, et de se laisser habiller comme une poupée. Mais, avant d'être prête pour déjeuner, elle commença à entrevoir que sa nouvelle vie, au Manoir de Missel, finirait par lui enseigner bon nombre de choses neuves pour elle, comme de mettre elle-même ses bas et ses souliers et de ramasser les objets qu'elle laissait tomber. Si Martha avait été la femme de chambre bien stylée de quelque belle madame, elle aurait été plus déférente et respectueuse, et aurait compris que c'était son affaire de brosser les cheveux de mademoiselle, de boutonner ses bottines, de ramasser les choses et de les ranger. Mais, ce n'était qu'une paysanne fruste, du comté d'York, élevée dans une chaumière de la lande, avec une ribambelle de petits frères et sœurs, qui n'avaient jamais songé à faire autre chose que se servir eux-mêmes et aider les petits, plus jeunes qu'eux, bébés au maillot, ou marmots apprenant à se tenir sur leurs pieds.

Et, si Mary Lennox avait été une enfant facile à amuser, elle se serait peut-être divertie du bavardage de Martha, mais Mary se contenta de l'écouter froidement, en s'étonnant de son sans-gêne. D'abord, elle ne prit aucun intérêt aux propos de la

jeune servante, mais, comme celle-ci continuait à s'épancher avec simplicité et bonne humeur, Mary commença à faire attention à ce qu'elle disait.

— Ah ! je voudrais que tu les voies tous ! nous sommes douze, et mon père ne gagne que vingt francs par semaine. Je te réponds que ma mère a du mal à leur fournir de la soupe à tous ! Ils s'amusent tout le jour sur la lande, et mère dit que l'air les nourrit. Elle dit qu'elle croit qu'ils mangent l'herbe, comme les poneys sauvages. Notre Dick, qui a douze ans, a adopté un jeune poney.

— Où se l'est-il procuré ? demanda Mary.

— Il l'a trouvé sur la lande avec sa mère, quand il était tout petit, et s'est mis à l'appivoiser en lui donnant des morceaux de pain et de l'herbe. Et le poney s'est tellement attaché à lui qu'il le suit partout et lui permet de lui grimper sur le dos. Dick est un bon cœur et les bêtes l'aiment.

Mary n'avait jamais possédé d'animal et avait toujours pensé qu'elle aimerait en avoir un. Elle commença donc à éprouver un léger intérêt pour Dick, et, comme jusqu'alors elle ne s'était jamais intéressée qu'à elle-même, ce fut l'aurore d'un sentiment plus sain. Quand elle entra dans la chambre qu'on lui destinait comme « nursery », elle constata que cette pièce ne différait guère de celle où elle avait couché. Ce n'était pas une chambre d'enfant, mais de grande personne avec de vieux tableaux sombres sur les murs et de lourdes chaises de chêne. Une table au milieu portait un bon déjeuner substantiel. Mais elle avait toujours eu un très petit appétit, et regarda avec plus que de l'indifférence la première assiette que Martha posa devant elle.

— Je n'en veux pas, dit-elle.

— Tu ne veux pas ton porridge ! s'écria Martha incrédule.

— Non.

— Tu ne sais pas comme c'est bon ! Mets-y un peu de mélasse et de sucre.

— Je n'en veux pas, répéta Mary.

— Eh ! dit Martha, je ne puis pas supporter de voir gaspiller de la bonne nourriture. Si nos enfants étaient là, ils feraient table nette en cinq minutes.

— Pourquoi ? dit froidement Mary.

— Pourquoi ? répéta Martha. Parce qu'ils n'ont presque jamais eu l'estomac plein, de leur vie. Ils sont aussi affamés que de petits faucons ou de jeunes renards.

— Je ne sais pas ce que c'est que d'avoir faim, dit Mary avec l'indifférence de l'ignorance.

Martha eut l'air indigné.

— Eh bien, cela te ferait du bien d'en tâter, je vois ça clairement, dit-elle avec franchise. Je ne puis souffrir les gens qui restent assis à regarder du bon pain et de la bonne viande. Ma parole ! ce que je donnerais pour que Dick, et Phil, et Jane, et tous les autres aient cela sous leurs blouses !

— Pourquoi ne le leur apportez-vous pas alors ? suggéra Mary.

— 33 —

— Ce n'est pas à moi, répondit Martha avec fermeté. Et ce n'est pas mon jour de sortie. J'en ai un par mois, comme les autres. Alors je vais à la maison, j'y fais les nettoyages pour mère et lui procure un jour de repos.

Mary but un peu de thé, et mangea un peu de toast et de marmelade.

— Enveloppe-toi bien et cours dehors t'amuser, dit Martha. Cela te fera du bien et te donnera un peu de cœur pour tes repas.

Mary alla à la fenêtre. Elle y vit des jardins, des allées, et de grands arbres, mais tout avait l'air morne et hivernal.

— Dehors ? dit-elle. Pourquoi irais-je dehors par un jour pareil ?

— Eh bien, si tu ne sors pas, il te faudra rester dedans, et qu'est-ce que tu pourras faire ?

Mary regarda autour d'elle. Il n'y avait rien à faire, en effet. Quand Mme Medlock avait aménagé la nursery, elle n'avait pas pensé à des jouets. Il vaudrait mieux aller voir les jardins.

— Qui viendra avec moi ? demanda-t-elle.

Martha la regarda avec surprise.

— Il te faudra y aller toute seule, répondit-elle, tu seras obligée de t’amuser comme les autres enfants, qui n’ont pas de frères et sœurs. Notre Dick s’en va bien sur la lande tout seul et s’y amuse pendant des heures. C’est ainsi qu’il a apprivoisé le poney. Il y a, sur la lande, des moutons qui le connaissent et des oiseaux qui viennent manger dans sa main. Si peu qu’il y ait à manger, il garde toujours un morceau de pain pour attirer ses protégés.

Ce fut réellement l’exemple de Dick qui décida Mary à sortir, quoiqu’elle ne s’en doutât nullement. Il y aurait des oiseaux, dehors, à défaut de poneys et de moutons. Ils seraient différents des oiseaux des Indes, et cela pourrait l’amuser de les regarder.

Martha lui trouva son manteau, son chapeau, et une paire de solides petites bottines, et descendit avec elle.

— Si tu vas de ce côté, tu trouveras les jardins, dit-elle en lui désignant une porte dans le mur d’une pépinière. Il y a une masse de fleurs en été, mais rien n’est fleuri à présent.

Elle parut hésiter une seconde avant d’ajouter :

— Un des jardins est fermé ; personne n’y est entré depuis dix ans.

— Pourquoi ? ne put s’empêcher de demander Mary. Encore une porte fermée outre les cent portes de l’autre maison !

— M. Craven l’a fait fermer quand sa femme est morte si subitement. Il ne veut pas que personne y entre. C’était son jardin à elle. Il a fermé la porte et enterré la clef dans un trou. Voici la cloche de Mme Medlock. Il faut que je me sauve.

Lorsqu’elle fut partie, Mary suivit l’allée qui conduisait à la porte de la pépinière. Elle ne pouvait s’empêcher de songer au jardin où personne n’était entré depuis dix ans. Elle se demandait dans quel état il pouvait bien être et s’il pouvait contenir encore des fleurs vivantes. Quand elle eut franchi la porte de la pépinière, elle se trouva dans de grands jardins, avec de vastes pelouses, et des allées sinueuses aux bordures taillées. Il y avait des arbres et des plates-bandes, et des feuillages verts

bizarrement coupés et un grand étang, avec une vieille fontaine grise au centre. Mais les plates-bandes étaient dénudées et hivernales et la fontaine ne coulait pas. Ce n'était pas là le jardin fermé. Comment un jardin pouvait-il être fermé ? On pouvait toujours entrer dans un jardin.

Elle était en train de se dire cela, quand elle vit qu'au bout de l'allée où elle se trouvait s'élevait un long mur couvert de

lierre. Elle ne connaissait pas assez l'Angleterre pour savoir qu'elle arrivait au jardin potager, où croissaient légumes et fruits. Elle alla vers le mur, et vit qu'il y avait dans le lierre, une porte ouverte. Ce n'était donc pas le jardin fermé, et elle pouvait y entrer.

Elle franchit la porte et constata que c'était un jardin enclos de murs et qu'il y avait une série de jardins semblables communiquant ensemble. Elle vit s'ouvrir une autre porte verte et, au delà, des buissons et des allées, entre des plates-bandes où poussaient des légumes d'hiver. Des arbres fruitiers croissaient en espalier, et quelques-unes des plates-bandes portaient des toitures de verre. C'était un endroit assez nu et laid, pensa Mary en regardant autour d'elle. Cela pouvait être plus joli en été avec de la verdure mais ne présentait rien d'attrayant pour le moment.

Bientôt un vieillard, portant une bêche sur l'épaule, franchit la porte qui menait au second jardin. Il parut surpris en voyant Mary et toucha son bonnet. Il avait un vieux visage rébarbatif et ne sembla nullement charmé de la rencontrer. Il est vrai que, fort mécontente du jardin, elle avait son expression la plus « contrariée » et ne paraissait certainement pas non plus charmée de le voir.

— Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? dit-elle.

— Un des jardins potagers.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Mary, désignant l'autre porte verte.

— Un autre, répondit le vieillard d'un ton bref. Il y en a un autre de l'autre côté du mur et ensuite il y a le verger.

— Puis-je y aller ? dit Mary.

— Si tu veux, il n'y a rien à voir.

Mary ne répondit pas. Elle suivit l'allée et trouva la seconde porte verte. Là, elle vit d'autres murs, et d'autres légumes d'hiver, protégés par du verre, mais dans le second mur, il y avait une troisième porte verte et celle-là était fermée. Peut-être introduisait-elle dans le jardin que personne n'avait vu depuis dix ans ? Comme Mary n'était nullement peureuse et faisait toujours ce qui lui plaisait, elle alla à la porte verte et tourna le loquet. Elle espérait que la porte ne s'ouvrirait pas, parce qu'elle désirait être sûre d'avoir trouvé le mystérieux jardin, mais elle s'ouvrit sans la moindre difficulté, et, la franchissant, elle se trouva dans un verger. Il y avait des murs tout autour, des arbres en espalier, et d'autres arbres fruitiers, tout dénudés croissant dans l'herbe desséchée par l'hiver, mais on n'y voyait nulle part de porte verte. Mary en chercha une en vain ; cependant, quand elle était entrée par le fond du jardin elle avait remarqué que le mur ne semblait pas finir avec le verger, mais se prolonger au delà, comme s'il entourait un enclos de l'autre côté. Elle pouvait voir le sommet des arbres au-dessus du mur et, quand elle s'arrêta, elle vit un oiseau à la poitrine écarlate, perché sur une des plus hautes branches ; soudain il entonna sa chanson d'hiver – presque comme s'il l'avait aperçue et l'appelait.

Elle resta immobile à l'écouter et, chose curieuse, son joyeux et amical petit ramage lui fit une sorte de plaisir. Même une petite fille désagréable peut se sentir solitaire, et la grande maison fermée, la vaste lande dénudée, les vastes jardins également dépouillés avaient donné à celle-ci l'impression d'être seule au monde. Si elle avait été une enfant aimante, et habituée à être aimée, elle aurait pleuré de chagrin, – et, quoiqu'elle fût « Madame Marie – que tout contrarie », elle se sentait abandonnée : le petit oiseau à gorge pourpre fit naître sur son petit visage revêche quelque chose qui ressemblait à un sourire. Elle l'écouta jusqu'à ce qu'il s'envolât. Il ne ressemblait pas à un oiseau des Indes, il lui plaisait et elle se demandait si elle le reverrait jamais. Peut-être qu'il vivait dans le jardin mystérieux et en connaissait tous les secrets.

Peut-être était-ce parce qu'elle n'avait rien du tout à faire qu'elle pensait tant à ce jardin abandonné. Elle en était curieuse et désirait le voir. Pourquoi M. Alexis Craven avait-il enterré la clé ? S'il avait tant aimé sa femme, pourquoi détestait-il son jardin ?

Elle se demandait si elle le verrait jamais, lui, mais elle savait que, dans ce cas, il ne lui plairait pas, et que ce serait réciproque, et qu'elle resterait figée, à le regarder sans rien dire, quand même elle aurait une envie terrible de lui demander pourquoi il avait fait une chose si étrange.

— Je ne plais pas aux gens, et les gens ne me plaisent pas, pensait-elle, et je ne puis jamais causer comme le faisaient les enfants Craford. Ils étaient toujours à parler, à rire, et à faire du tapage.

Elle pensa au rouge-gorge et à la manière dont il semblait lui adresser sa chanson, et comme elle se rappelait la branche d'arbre où il était perché, elle s'arrêta brusquement.

— Je crois que cet arbre était dans le jardin secret ! dit-elle, il y avait un mur tout autour et pas de porte.

Elle retourna dans le premier jardin potager où elle était entrée, et trouva le vieillard en train d'y bêcher. Elle alla vers lui et resta un moment à le regarder de son petit air froid. Il fit comme s'il ne la voyait pas, aussi finit-elle par lui parler.

— J'ai été dans les autres jardins, dit-elle.

— Rien ne t'en empêche, répondit-il d'un ton bourru.

— J'ai été dans le verger.

— Il n'y avait pas de chien à la porte pour te mordre, répondit-il.

— Il n'y avait pas de porte pour entrer dans l'autre jardin, dit Mary.

— Quel jardin ? fit-il d'une voix rude, s'arrêtant un instant de bêcher.

— Celui qui est de l'autre côté du mur, répondit « Madame Marie ». Il y a des arbres, je les ai vus qui dépassaient. Un oiseau avec une gorge rouge y était perché, et il a chanté.

À sa grande surprise, le vieux visage tanné et revêche changea positivement d'expression. Un sourire s'y fit jour lentement et le jardinier ne sembla plus être la même personne. Comme cela pouvait changer quelqu'un à son avantage, un sourire ! Elle ne l'avait jamais remarqué auparavant.

Le vieux se tourna vers le verger et se mit à siffler sur un ton bas et doux. Elle avait peine à comprendre comment un homme si grincheux pouvait émettre un son aussi caressant.

Presque aussitôt une chose merveilleuse se produisit. Elle entendit un petit bruissement d'ailes dans les airs – et c'était l'oiseau à la gorge rouge qui volait vers eux, et il se percha, – oui, vraiment ! sur une grosse motte de terre, tout près du pied du jardinier.

— Le voilà ! dit en riant le vieillard, et il se mit à parler à l'oiseau comme il aurait parlé à un enfant.

— Où as-tu été, petit effronté ? Je ne t'ai pas encore vu aujourd'hui. As-tu commencé à faire ta cour si tôt dans la saison ? Tu es trop pressé !

L'oiseau inclina sa petite tête et le regarda de son œil doux et luisant, qui semblait une goutte de rosée noire. Il paraissait tout à fait apprivoisé, et sans crainte aucune. Il sautillait et becquetait la terre, cherchant des graines et des insectes. Il éveillait dans le cœur de Mary un drôle de sentiment : il était si joli, si gai, et semblait tellement être une personne ! Il avait un petit corps rebondi, un bec délicat, et des pattes fines et élégantes.

— Vient-il toujours quand vous l'appellez ? demanda-t-elle presque en un murmure.

— Oui ! bien sûr ! je l'ai connu tout petit. Il est sorti du nid dans l'autre jardin, et la première fois qu'il a volé par-dessus le mur, il était trop faible pour retourner de l'autre côté et nous sommes devenus amis. Quand il a pu voler de nouveau jusqu'à son nid, le reste de la couvée était parti, il était solitaire, et il est revenu vers moi.

— Quelle sorte d'oiseau est-ce ? demanda Mary.

— Ne le sais-tu pas ? C'est un rouge-gorge et c'est l'oiseau le plus familier et le plus curieux qui existe. Presque aussi familier qu'un chien, si on sait s'y prendre. Regarde-le becqueter et tourner la tête de temps en temps vers nous. Il sait que nous parlons de lui.

Le vieux regardait le petit oiseau au gilet rebondi avec un mélange de fierté et de tendresse.

— Il est vaniteux, dit-il en riant. Il aime entendre les gens parler de lui. Et curieux ! Ma parole ! il n'a jamais eu son pareil pour se mêler de tout ! Il veut toujours voir ce que je plante. Il sait toutes les choses dont M. Craven ne se soucie pas de s'informer. Il est le jardinier en chef, tout simplement !

Le rouge-gorge sautillait d'un air affairé, becquetant le sol, et s'arrêtant de temps en temps pour les regarder. Mary pensa que ses yeux noirs et luisants l'observaient avec curiosité. Il semblait vraiment l'examiner en détail. L'étrange sentiment qui s'insinuait dans son cœur s'accentua.

— Où s'est enfui le reste de la couvée ? demanda-t-elle.

— On ne peut pas savoir ! Les vieux les chassent du nid, et les forcent à voler et ils sont dispersés en un clin d'œil. Celui-ci était un malin, et il a compris qu'il restait solitaire.

Madame Marie fit un pas vers le Rouge-Gorge et le regarda fixement.

— Moi aussi, je suis solitaire, dit-elle.

Elle ne s'était pas doutée auparavant que c'était là une des raisons qui la rendaient maussade et grincheuse. Il semblait qu'elle le découvrit en regardant le Rouge-Gorge qui la regardait.

Le vieux jardinier repoussa son bonnet sur sa tête chauve et la dévisagea un instant.

— Es-tu la petite demoiselle des Indes ? demanda-t-il.

Mary fit un signe de tête.

— Alors ce n'est pas étonnant que tu sois solitaire. Tu n'en as pas fini ! dit-il.

Il recommença à bêcher, enfonçant sa pioche dans la riche terre noire du jardin, tandis que le Rouge-Gorge sautillait, toujours très affairé.

— Comment vous appelez-vous ? interrogea Mary.

Il se redressa pour lui répondre :

— Ben Staff, fit-il.

Et il ajouta avec un rire bref :

— Je suis solitaire, moi aussi, excepté quand il est avec moi (et son pouce indiqua le Rouge-Gorge). C'est le seul ami que je possède.

— Moi, je n'ai pas d'amis du tout, dit Mary. Mon Ayah ne m'aimait pas, et je n'ai jamais joué avec personne.

C'est l'habitude dans le comté d'York de dire ce qu'on pense avec une rude franchise et le vieux Ben était un homme de la lande.

— Toi et moi, nous nous ressemblons assez, dit-il. Nous sommes taillés dans la même étoffe – pas beaux, et pas plus aimables que beaux. Nous avons le même fichu caractère, j'en réponds.

C'était là un langage sans fard, et Mary Lennox ne s'était jamais entendu dire pareilles vérités. Les domestiques indigènes vous faisaient des « salaams » et vous obéissaient servilement. Elle n'avait jamais beaucoup songé à son extérieur, mais elle se demanda si elle était aussi peu attrayante que Ben Staff, et si elle avait l'air aussi maussade qu'il lui avait paru avant l'arrivée du Rouge-Gorge. Elle commença même à se demander si elle avait « un fichu caractère ». Et elle en ressentit quelque malaise.

Tout à coup, un son léger, musical et cristallin, se fit entendre tout près d'elle, et elle se retourna. Elle était debout, à quelques pas d'un jeune pommier, et le Rouge-Gorge avait volé sur une des branches de l'arbre et entonné une petite chanson. Ben Staff éclata de rire.

— Pourquoi a-t-il fait cela ? demanda Mary.

— Il a décidé de faire ta connaissance répliqua Ben, je veux être pendu s'il ne t'a pas prise en amitié.

— Moi ! dit Mary, et elle s'avança doucement vers l'arbre et leva les yeux.

— Veux-tu être mon ami ? dit-elle au Rouge-Gorge, tout comme si elle parlait à une personne. Veux-tu ?

Elle ne dit pas cela de sa petite voix sèche, ni de sa voix péremptoire des Indes, mais d'un ton si doux, si plein de désir et de caresses, que Ben Staff en fut aussi saisi qu'elle l'avait été elle-même en l'entendant siffler.

— Ma foi ! s'écria-t-il, tu as dit cela d'une façon aussi gentille et aussi humaine que si tu étais une vraie enfant, et non une vieille femme anguleuse. Tu l'as dit presque comme Dick parle à ses bêtes sauvages sur la lande.

— Vous connaissez Dick ? demanda Mary se retournant vers lui assez brusquement.

— Tout le monde le connaît ! Dick se promène partout. Les ronces et les bruyères même le connaissent. Je parierais que les renards lui montrent où sont leurs petits, et que les alouettes ne lui cachent pas leurs nids.

Mary aurait aimé lui poser d'autres questions sur Dick. Elle était presque aussi curieuse de lui que du jardin abandonné. Mais, juste à ce moment-là, le Rouge-Gorge qui avait fini sa chanson, secoua ses ailes, les déploya et s'envola. Il avait aussi fini sa visite et avait d'autres choses à faire.

— Il a volé par-dessus le mur ! cria Mary, le suivant des yeux. Il a volé dans le verger, – il a volé par-dessus l'autre mur, dans le jardin où il n'y a pas de porte !

— C'est là qu'il demeure, dit Ben, c'est là qu'il est sorti du nid. S'il fait sa cour, c'est à quelque jeune Madame Rouge-gorge, qui demeure parmi les rosiers.

— Les rosiers ! dit Mary, est-ce qu'il y a des rosiers ?

Ben Staff reprit sa pioche et se mit à bêcher.

— Il y en avait il y a dix ans, marmotta-t-il.

— J'aimerais les voir, dit Mary. Où est la porte verte ? Il doit y avoir une porte quelque part.

— Il y en avait une, il y a dix ans, mais il n'y en a plus maintenant, dit Ben.

— Pas de porte ! cria Mary, il doit y en avoir une !

— Il n’y en a pas qu’on puisse trouver ni qui regarde personne. Ne sois pas une touche à tout qui fourre son nez là où il n’a rien à voir. Allons ! il faut que je continue mon travail. File et va jouer, je n’ai plus de temps.

Et il cessa pour de bon de bêcher, jeta sa pioche sur son épaule et s’en alla sans même la regarder ni lui dire adieu.